
VOYAGE DE MOLLIEU

AUX SOURCES DU SÉNÉGAL ET DE LA GAMBIE,
EN 1818.

EMBARQUÉ sur la *Méduse* lorsqu'elle fit naufrage, en 1816, près du cap Blanc, M. Mollieu fut du nombre de ceux qui, s'étant sauvés dans un canot, gagnèrent sans accident la côte du Sahara, et ensuite, après avoir éprouvé de grandes fatigues, arrivèrent heureusement sur les bords du Sénégal. Ce terrible événement ne put affaiblir chez lui le vif désir qui, depuis son enfance, l'excitait à parcourir l'intérieur de l'Afrique. En 1817, pour s'essayer en quelque sorte, il remonta le Sénégal jusqu'aux esclaves où l'on fait la traite de la gomme; et, la même année, revint en France pour solliciter du gouvernement au service duquel il était attaché, la permission d'exécuter son projet. N'ayant pas reçu de réponse positive, il retourna au Sénégal. M. Fleuriau, nouveau gouverneur de cet établissement, approuva le plan que M. Mollieu lui présenta au mois de janvier 1818, lui donna l'autorisation nécessaire pour faire ses

préparatifs et prendre dans les magasins de l'état les objets dont il avait besoin, et lui remit des instructions pleines de sagesse.

Le 28 janvier, M. Mollieu se mit en route : son bagage était peu considérable, afin de ne pas exciter la cupidité des nègres. On savait au Sénégal que les mauvais succès des dernières tentatives des Anglais avaient été causés en partie par l'idée exagérée que les nègres s'étaient faite des grandes richesses que ces voyageurs transportaient avec eux. M. Mollieu prit pour guide et pour interprète Diai-Boukari, marabout nègre qui parlait l'arabe, le foulah et l'yoloff. M. Mollieu avait endossé le vêtement maure qui le couvrait mal ; il fut bientôt assailli d'une nuée de moustiques qui ne lui laissèrent pas un instant de repos ; ce vêtement n'empêchait pas que, tout le long du chemin, on ne le reconnût pour un Européen : il n'avait donc rien gagné à se travestir ; d'ailleurs les nègres le regardaient d'un mauvais œil, parce que la haine qu'ils portent aux Maures leur inspirait de l'horreur pour un homme qui avait adopté leur habit. M. Mollieu se hâta donc de s'en débarrasser ; il envoya au Sénégal un domestique nègre qui l'accompagnait, et celui-ci le rejoignit, le 4 février, à Niakra, village du royaume de Cayor.

Ce pays était alors désolé par la tyrannie du

damel, son souverain. Ses soldats pillaient les villages, enlevaient les femmes, les enfans et les hommes pour les vendre : les malheureux nègres ne savaient où se réfugier.

Partout M. Mollien avait soin de mesurer la profondeur des puits, pour connaître les mouvemens du terrain; à Teïba, il observa pour la première fois une particularité qui le surprit beaucoup : dans tout l'espace compris entre le Sénégal et le Fouta-Toro, ce qui fait une distance de cinquante lieues, on ne rencontre aucune pierre à la surface du sol, et cependant il y en avait près des puits de Teïba, dont la profondeur est de soixante pieds : c'étaient des cailloux ferrugineux qu'on avait retirés de la terre en les creusant. L'eau de ces puits avait un goût ferrugineux qui la rendait désagréable à boire.

A Coqué, M. Mollien vit pour la première fois le baoba, le plus gros des arbres; il en mesura un dont le tronc avait quarante pieds de circonférence; dépouillé en ce moment de son feuillage, il ressemblait à une immense tour en bois. Le village de Coqué, placé sur la frontière des lolofs, est le passage continuel des Maures qui vont chercher de la gomme dans le pays de ces nègres; un grand nombre d'hommes de cette nation demeurent à Coqué; les rues sont encombrées par leurs chevaux et leurs bœufs.

Avant de partir de Coqué, M. Mollien alla remercier le chef de ce village du bon accueil qu'il avait reçu. Il était de bonne heure, tout le monde reposait encore, c'est pourquoi il ne fut pas inquiet par la foule dans les rues; mais, en approchant de la maison du chef, il ne remarqua pas sans effroi à peu près douze cents personnes rassemblées pour le saluer. Dès qu'on eut aperçu M. Mollien, on s'écria de toutes parts : « Voilà un blanc ! » C'était la première fois que ces nègres en voyaient un. Tout le monde se pressa autour du jeune voyageur; on criait : « Vive le blanc ! » Mais à ces clameurs flatteuses s'en joignaient d'alarmantes : « A bas le Nazaréen, s'écriaient les Maures. » La figure, les vêtemens, les souliers de M. Mollien étaient l'objet des observations malignes ou plaisantes de cette foule; elle augmentait tellement qu'elle lui causa des inquiétudes; il résolut donc de se retirer, à tout hasard, de sa position hasardeuse. Pressant son cheval, il se fraya un chemin au milieu de la multitude effrayée. Il arriva chez le chef; la foule, contenue un instant, vint l'y assaillir; le chef se retira dans une autre case; M. Mollien s'empressa de regagner à cheval son logis, où le chef lui envoya pour son dîner du couscous arrosé de beurre et assaisonné de tamarin.

Vers le milieu de la nuit les rugissemens de

deux lions répandirent l'effroi dans Coqué. De tous côtés on fermaît les cases, les mères faisaient rentrer leurs enfans; la terreur était générale: cependant quelques hommes s'armèrent. Quand les lions se furent retirés, ce fut à qui se vantait de ses prouesses contre ces animaux. M. Mollien avoue que leur cri fait éprouver un certain effroi.

Il fut donc singulièrement contrarié lorsque Boukari lui dit qu'il convenait de choisir la nuit pour voyager dans les forêts qui séparent le royaume de Cayor du pays du Bourb-Iolofs. Ce qu'il avait prévu arriva, ce fut avec une peine infinie que l'on retrouva la trace du chemin. Après avoir traversé les bois, et ensuite des plaines nues, on atteignit le village de Bahéna, situé dans le pays du Bourb-Iolofs.

La Cayor, que l'on avait quittée, s'étend le long de la côte, depuis Saint-Louis jusqu'à Rufisque, vis-à-vis Gorée. C'est un des plus riches pays compris entre le Sénégal et la Gambie. Le sol y est fertile en mil, coton et indigo; le bétail y abonde. Les Foulahs qui habitent cette contrée s'occupent beaucoup d'élever des bœufs et des moutons. Les Iolofs forment la plus grande partie de la population. C'est une belle race de nègres; ils sont tous d'une taille élevée; leurs formes et leurs traits ont beaucoup de régularité et de no-

blesse. Jadis le Cayor faisait partie de l'empire du Bourb-Iolofs; le gouverneur se révolta, prit le titre de damel et se rendit indépendant.

Le chef de Bahéna, selon la coutume invariable du pays, ne manqua pas de demander à M. Mollien le sujet de son voyage; celui-ci répondit qu'il allait chercher de l'or dans le Voulli. A Tianskra, les nègres qui n'avaient jamais vu de blanc examinèrent avec la plus grande attention chaque partie de ses vêtemens; ses fusils à deux coups excitèrent surtout leur admiration: « Nous ne sommes que des bêtes, s'écrièrent-ils dans leur enthousiasme. » La plupart des femmes ne le regardaient qu'avec une sorte d'horreur: la couleur de son visage leur causait le même effroi; cependant M. Mollien remarque que, parmi les Foulahs, il a rencontré souvent des hommes presque aussi blancs que lui.

Il avait évité de passer par Pampi, où résidait un des fils du Bourb-Iolofs; mais il n'avait pas fait cent pas, qu'une troupe d'hommes accourut pour lui annoncer que le prince voulait le voir; il fut impossible d'échapper à cet honneur. M. Mollien fut comblé de marques d'amitié par le prince, qui eut même recours aux instances pour le retenir près de lui pendant quelques jours, et qui poussa les égards jusqu'à lui tenir l'étrier pendant qu'il montait à cheval, puis le reconduisit

jusqu'à l'endroit où il avait laissé son bagage. Quatre grains de corail et quatre feuilles de tabac composèrent le présent offert par M. Mollien à ce prince qui, pendant tout le temps qu'ils restèrent ensemble, ne cessa de vanter sa libéralité.

M. Mollien observe que, le 12 février, le temps, très-froid depuis plusieurs jours, lui fit éprouver qu'en Afrique cet état de la température est plus à craindre que la chaleur. Une transpiration arrêtée lui causa une fièvre violente qui l'obligea de séjourner à Tioën. Sans médecins, sans médicaments, il remit à la Providence le soin de le sauver. Quelques bouteilles d'infusion de tamarin apaisèrent les accès de la maladie. Ses hôtes prirent bien soin de lui. Le lendemain il put continuer sa route, et voulut marcher droit à l'est. Alors Boukari et son hôte le conjurèrent ne pas prendre une route où sa vie courrait trop de dangers. Touché de l'intérêt que ces braves gens lui témoignaient, il marcha au nord-est pour aller demander une escorte au Bourb-Iolofs. Il évita d'entrer dans plusieurs petits villages où il n'y avait pas de marabouts; en général, il n'entraît guère que dans les lieux où il y avait des nègres mahométans, parce que ceux-ci sont moins adonnés que les païens au pillage et à l'ivrognerie.

Pacour, où M. Mollien coucha le soir, est un des plus beaux villages qu'il ait rencontrés. En-

touré de haies vives élaguées avec soin, ombragé par un petit bois de mimosa disposés à peu près en quinconce, il ressemble à un joli parc de plaisance renfermant des chaumières.

En sortant des forêts, on aperçut Ouakrore, résidence du Bourb-Iolofs. Ce prince, prévenu de l'arrivée de M. Mollien, le reçut assez bien, le questionna sur le motif de son voyage, et quand il apprit qu'il allait dans le Voulli: « Ton pays est donc dépourvu d'or, s'écria-t-il? Tu veux un guide, tu l'auras demain. » Les visites qu'un voyageur européen rend à un potentat africain, sont d'autant plus ennuyeuses, qu'il existe chez eux un cérémonial auquel il faut se soumettre, et dont plus d'une fois l'amour-propre se trouve blessé.

Dans la dernière audience que M. Mollien obtint du monarque noir, il l'appela mon père, celui-ci en fut si flatté, qu'il chargea un de ses esclaves d'accompagner les voyageurs jusqu'à Medina, et de dire au chef de ce village de leur fournir un guide jusque dans le pays du Fouta-Toro. Durant son séjour à Medina, M. Mollien mena lui-même son cheval et son âne aux puits qui sont à une certaine distance du village. Sa présence inattendue dispersa les troupeaux et les bergers occupés à les abreuver. Son hôte qui l'avait accompagné, rappela les fuyards. « Aussitôt, dit le voya-

geur, je me vis entouré d'une foule de Foulahs pasteurs. Ces peuples nomades, habitués à errer dans les bois, paraissaient stupéfaits de me voir; chaque mouvement que je faisais faire à mon cheval les mettait en fuite. »

Les puits étaient au milieu d'un bocage ombragés par des tamariniers, des baobas et d'autres arbres dont le feuillage touffu interceptait les rayons du soleil. On place, avec raison, les puits assez loin des villages, car s'ils en étaient proches, les habitans détruiraient les arbres qui sont une des causes de l'abondance des eaux, par l'humidité qu'ils entretiennent dans le terrain. C'est peut-être pour avoir coupé anciennement ces arbres précieux, qu'on a été obligé d'éloigner les puits des habitations.

L'étonnement des Foulahs de Medina fut extrême à la vue de M. Mollien. Répandus dans la plupart des états nègres, ils s'occupent uniquement du soin des troupeaux; ils habitent ordinairement les forêts où ils se retirent dans des huttes qu'ils se construisent avec des branches d'arbres sur lesquelles ils jettent de la paille. Ceux du pays du Bourb-Iolofs ont de longs cheveux un peu laineux; leurs traits ressemblent aux nôtres, surtout parmi ceux qui sont d'une couleur cuivrée; leurs lèvres sont un peu plus épaisses. Les femmes, jolies dans leur jeunesse, deviennent horribles et

dégoûtantes lorsqu'elles ont eu des enfans. Les jeunes garçons sont en général d'une jolie figure. Les hommes portent une culotte qui va jusqu'aux genoux, une pagne sur les épaules, des boucles d'oreilles et des colliers de verroterie. Tous sont païens et haïssent cordialement les musulmans.

M. Mollien quitta Medina le 19 février, et fit route avec une caravane; on entra le lendemain dans la Mandingue ou forêt qui sépare le pays du Bourb-Iolofs du Fouta-Toro. La caravane était composée de soixante personnes, parmi lesquelles se trouvaient des femmes et des enfans. M. Mollien était à l'arrière-garde. Le 22, après une marche pénible, forcée et périlleuse, on atteignit Bala, premier village du Fouta-Toro. Le pays, à mesure que l'on avançait, était fertile et bien cultivé, on y voyait peu de bois. Au-delà de Galoé il change. De vastes plaines sablonneuses et incultes se prolongent jusqu'à Diaba, village éloigné d'un quart de lieue au sud de la Saldé, rivière qui va se jeter dans le Sénégal. Le chef de Diaba invita les compagnons de voyages de M. Mollien à partager son dîner; il essaya de s'excuser de ne pas appeler le blanc à sa table, en disant que les mets apprêtés pour le goût des nègres ne lui conviendraient pas; le véritable motif était que, zélé musulman, il eût cru se souiller en mangeant avec un chrétien.

Mamadou, almamy ou chef du Fouta-Toro,

qui était à Sedo, où M. Mollien arriva le 25, l'accueillit avec bienveillance, et lui promit de faire punir des coquins qui s'étaient servis du nom de l'autorité pour le vexer un instant sur la route, en le forçant de retourner à Diaba. Grâce à sa fermeté et à l'intervention d'un de ses compagnons de voyage, M. Mollien avait déjoué le complot de ces brigands.

Au village d'Ogo, M. Mollien fut très-surpris d'entendre le chef du village lui dire en français : Bonjour, monsieur; puis il ajouta en iolof, voici votre maison; on aura soin de vous, et vous ne manquerez de rien. M. Mollien fut enchanté des manières affables de ce nègre qui poussa ses attentions jusqu'à le conduire à un quart de lieue au-delà de son village.

Depuis Sedo, M. Mollien avait cheminé au sud-est; depuis Seliabambi, où il était le 6 mars, il fit route au sud. Les plaines des environs sont infestées d'hyènes. Du reste ces plaines sont couvertes de villages rapprochés les uns des autres. Le lendemain il se dirigeait vers Banaï, lorsque le chef de ce village le fit arrêter, en prétendant que ce blanc et ses compagnons déguisaient le but de leur voyage... J'ai vu Almamy, répliqua M. Mollien : il m'a permis de traverser ses états. Pourquoi ne t'a-t-il pas donné une lettre? reprit le nègre. Il fut décidé, après un long pourparler,

que Boucari monterait à cheval, et se rendrait près d'Almamy. Celui-ci fit dire au blanc de venir en personne : M. Mollien obéit, retourna sur ses pas, et trouva Almamy dans le village de Dandialy. Son entrevue avec ce chef ne fut pas si affectueuse que la première. Cependant il finit par obtenir un passeport en forme, et continua tranquillement sa route.

M. Mollien profita de son séjour à Canel, bourg voisin de Dandialy, et situé dans un paysage charmant, pour aller voir une mine de fer éloignée seulement d'une lieue dans des montagnes à l'ouest. Ayant pris pour guide un marabout du lieu, il traversa d'abord un terrain assez bien cultivé, puis arriva dans un endroit entièrement inculte, et couvert de pierres ferrugineuses. De chaque côté les champs avaient été inondés par les torrens descendus des montagnes; ils annonçaient une grande fertilité, des gommiers épars s'étendaient jusqu'au pied des hauteurs.

La montagne la plus élevée était très-rapide; ses flancs n'offraient qu'une masse de pierres ferrugineuses et non adhérentes les unes aux autres; par conséquent elles glissaient facilement. Des rochers de couleur blanche et à sommets arrondis sortaient à diverses distances du milieu de ces pierres. M. Mollien escalada la montagne : parvenu au sommet, il découvrit une immense

étendue de pays. De la base partait une chaîne qui allait au sud-est. Un seul baobab croissait au milieu de la plaine. Le marabout voyant M. Mollien regarder avec beaucoup d'attention les pierres dont le sol était couvert, fit avec son poignard un trou dans une terre grisâtre, qui, posée sous la première couche des pierres, semble mêlée de cendres. Il en tira des cailloux jaunâtres, en disant qu'en les faisant fondre dans le fourneau, elles donnaient un fer excellent.

Lorsque M. Mollien se fut mis en règle envers l'autorité africaine, il continua sa route au sud. Après avoir traversé un pays brûlant, qui cependant paraissait fertile, il vit les usines où l'on affinait le fer. Ce métal est si malléable qu'au lieu de fondre leurs chaudières, les nègres les battent sur l'enclume; il est en même temps si abondant, que dans les pays de l'intérieur, ils n'en emploient pas d'autre.

Pressé d'arriver aux frontières du Fouta-Toro, M. Mollien pressait la marche de la caravane, et malgré la chaleur, il cheminait pendant le jour. Il se préservait de l'ardeur du soleil en s'enveloppant d'une grosse couverture de laine : ce moyen lui avait été indiqué par un nègre, et il s'en trouvait fort bien. Il arriva le 14 mars à Dendoudé-Tiali, dernier village du Fouta-Toro, du côté du Bondou. Il est ainsi appelé, parce que dans son

voisinage se trouve un étang (*tiali* en foulah). Lorsque les pluies le grossissent, ses eaux débordent d'un côté dans la Gambie, de l'autre dans le Sénégal; alors les pirogues de la Gambie le remontent jusqu'à Dendoulé; c'est le point le plus haut où elles puissent aller. Cette communication du Sénégal et de la Gambie est nommée *Nerico* sur les cartes.

Dès que M. Mollien eut mis le pied sur le territoire du Bondou à Bokékillé, il rendit grâce à Dieu d'avoir échappé aux dangers qui le menaçaient sans cesse dans le Fouta-Toro. La chaleur qu'il éprouva dans ce village était excessive. « On serait tenté de croire dans ces contrées brûlantes, observe-t-il, que l'on a constamment la fièvre. Il m'était impossible vers trois heures après-midi d'empoigner le canon de mon fusil. »

Le Fouta-Toro est un des plus grands états de l'Afrique occidentale. La fécondité de son sol procure à ses habitans des richesses considérables. Les terres situées le long des nombreuses rivières qui l'arrosent, sont d'une fertilité extrême : on les cultive avec beaucoup de soin; en revanche on néglige les plantations d'arbres. La température est brûlante; à midi, le thermomètre à l'ombre monte souvent à 32 degrés.

La population est considérable et composée principalement de Foulahs. Leur gouvernement